

Pierre Louÿs frente a Mallarmé: adoración y distancia

Isabel URZÁIZ RAMÍREZ DE HARO

Universidad Complutense de Madrid

“Mallarmé pontifie d’une façon insupportable. Régnier a une tête en machoire de cheval. Tous me déplaisaient”. El 24 de junio de 1890, Pierre Louÿs, con la intransigencia de los diecinueve años, retrataba así en su diario a las dos figuras más prominentes del panorama literario del momento. Un poco más arriba, en la misma entrada, había caligrafiado el grandilocuente título de “Rentrée dans l’Art”, bajo el que explicaba:

Je sors de chez Mallarmé. J’étais allé chez lui, sans le connaître, dès que l’idée d’une anthologie m’était venue, et sur sa réponse que “non seulement il approuvait et me soutiendrait, mais qu’il me promettait l’appui de tous ses amis”, je m’étais tout de suite senti attiré vers lui, et j’ai été enchanté quand il m’a invité à venir au premier de ses mardis (aujourd’hui). (Louÿs, 1973: 293).

Aunque esta actitud inicial de rechazo, que, por lo demás, duró muy poco, parezca indicar lo contrario, Mallarmé estuvo constantemente presente en los inicios de la carrera de Louÿs, aconsejándole y apoyándole en todo momento. Ahora bien, ¿qué puede decirse sobre su ascendente poético en la obra del autor de *Aphrodite*? Señalemos, por de pronto, que pocos meses después de conocer al maestro, el joven poeta enviaba a su amigo Paul Valéry un soneto, “Le Réveil”. De él citamos el segundo cuarteto:

C’était le deuil de l’heure ou les couples élus
De leurs bras étoilés par les roux lycophthalmes
Vers l’île, sur la mer, guidaient avec les palmes
L’escorte des dauphins et des tritons joufflus. (Gide, 2004: 423).

¿Podría atribuirse a la influencia de Mallarmé la rima entre “lycophthalmes” y “palmes”? Posiblemente. Aún así, el efecto no parece completamente acertado, y la osada combinación mereció la reprimenda de Valéry:

Pourquoi ces rimes si coûteuses? N’oubliez pas que tout mot extra-rare détourne indûment et mathématiquement une part trop grande d’attention. Toujours la méthode psychologique d’Edgar Poe: brevet garanti par Baudelaire. (Gide, 2004: 428).

El 10 de febrero de 1891, Mallarmé entregaba a Louÿs un poema inédito, un “Éventail pour Mme Mallarmé”, que se publicaría en el cuarto número de la revista que el joven dirigía, *La Conque*; se trataba, curiosamente, del mismo número en el que Louÿs publicó su “Réveil”, de costosas rimas. Un año más tarde, el 10 de marzo de 1892, Louÿs concluía otro “Éventail”: “Sonnet pour un éventail où il y avait trois branches qui semblaient trois plumes noires”. ¿Podríamos hablar, otra vez, de la influencia del autor de “Autre Éventail, à Mademoiselle Mallarmé”? Jean-Paul Goujon observa que en el poema de Louÿs “passe comme un souvenir de Mallarmé” (Goujon, 2002: 189), sin hablar, como tampoco lo haríamos nosotros, de una influencia directa.

Por muy estrechos que llegasen a ser los lazos, afectivos y poéticos, que unieron a Louÿs y Mallarmé, la influencia del maestro nunca terminó de materializarse en la escritura del autor de *Aphrodite*. El propio Louÿs, en una carta de febrero de 1897, explicaba al maestro la particular mezcla de cercanía y distancia que le unía a él. Por aquel momento, Mallarmé atravesaba una época difícil; tras la publicación de *Divagations*, varias revistas –notablemente *La Plume*- habían arremetido contra el hermetismo de su escritura:

Cher Maître,

Quoiqu’en disent les hostilités que votre gloire vous attire, vous n’êtes pas absolument le premier à avoir conçu du public une idée assez basse pour lui refuser le don d’entendre le sens de vos théories. Il y a deux mille quatre cent ans, vivait un homme qui faisait exactement votre oeuvre : je veux dire des *quatrans*, *incompréhensibles* à l’immense majorité, et où, sous le voile d’une forme apocalyptique, il enfermait un système du monde. Je tiens à vous rappeler Héraclite, parce que, après vingt-cinq siècles et 25 millions de Systèmes du Monde, c’est au sien que les savants modernes se rallient. [...]

L’impression que me produit votre livre [...] est celle-là même. Il me semble que dans un futur que nous ne pouvons pas imaginer, *c’est à lui qu’on se reportera pour fixer les limites de la rêverie humaine, et, mieux encore, ses lois éternelles.*

Je ne puis vous dire à quel point, Monsieur Mallarmé, je suis votre admirateur honteux, et, tandis que de braves gens sans malice s’efforcent avec tant de conscience contre vous dans

une ou deux jeunes Revues, je n'ai, moi, qu'un regret, c'est d'être votre partisan le plus convaincu, sans avoir vraiment le droit de me dire votre disciple. (Le Dantec, 1945 : 333).

Pocos días antes, el 15 de enero de 1897, Louÿs escribía a Valéry admitiendo la distancia inabarcable que le separaría siempre de Mallarmé: “Tu comprends Mallarmé mieux que moi; donc tu l'admires moins, c'est fatal.” (Gide, 2004: 829).

Mallarmé murió el 9 de septiembre de 1898. Louÿs se negó a ir a su entierro; prefirió visitar la tumba por su cuenta, y no volvió a mencionarle de forma significativa en sus cartas –aquellas a las que hemos tenido acceso- hasta 1916.

Ese fue el año en el que Louÿs compuso su *Poétique*, obra en la que quiso plasmar el secreto y la esencia de la creación poética, entendida como la expresión de un lenguaje poético absoluto, independiente de la tradicional distinción entre narrativa y verso, y abogando, al contrario, por la poeticidad en la prosa.

Ciertas cartas y notas que Louÿs escribió en 1916, mientras trabajaba en dicha obra, indican que la influencia de Mallarmé, si no fue determinante, lo repetimos, en cuanto al aspecto material de su escritura, sí lo fue en cuanto a la afirmación en éste de una determinada actitud como poeta, de la dignidad y la secreta pureza del artista. Es una actitud de completa entrega a un trabajo lento y arduo, de humilde transcripción de los impulsos sonoros del lenguaje, de sumisión completa a los designios de la palabra poética. Constituye la esencia de lo que fue la escritura de Louÿs. Su germen llevaba años desarrollándose en el alma del poeta; el ejemplo de Mallarmé sin duda contribuyó a su florecimiento en *Poétique*.

El 5 de mayo de 1916, en una carta a su hermano Georges, Louÿs hacía la primera referencia a dicha obra: “Je travaille cette nuit aux notes où j'essaie d'expliquer –non; c'est inexplicable-; de décrire à peu près le travail de l'imagination” (Louÿs, 2002: 1098). Unas líneas más adelante, volvía sobre una cuestión que le había obsesionado desde que comenzó a escribir: “Que le son nous parvienne avant le mot, c'est le phénomène typique de l'imagination” (Louÿs, 2002: 1099).

Tras pasar esa noche en blanco, Louÿs escribía a su hermano otra carta, esta vez haciendo referencia directa a unos “Principes de Poésie”. Uno de dichos principios definía el poema en los siguientes términos:

Vers ou prose, les poèmes sont des créatures [...] qui souffrent d'un mot coupé. Créatures plus qu'humaines, filles peut-être éternelles de l'esprit qu'elles dominant; enfantées mais non préconçues.

A partir de ahí, Louÿs intuía vagamente una idea fundamental: “le morceau se termine sur une idée: ‘Pas d’orgueil... Une fierté... Gardez le respect de votre oeuvre” (Louÿs, 2002: 1100).

Al día siguiente, el 7 de mayo, Louÿs era ya capaz de sintetizar en una frase el núcleo de la futura *Poétique*:

Bref l'idée de l'être humain dont la volonté est faible, dont la raison est peu de chose et qui produit, par inspiration, une oeuvre enfantée mais non préconçue, c'est l'Annonciation et c'est toute la Poésie. (Louÿs, 2002: 1103).

La idea de publicar su *Poétique*, cuyas características reflejan las de la propia obra de arte poética –secreto, misterio, silencio-, desencadenó en Louÿs una larga serie de recuerdos de Mallarmé. Dividiendo el conjunto de los lectores en dos grupos –los iniciados y los profanos-, el autor de *Aphrodite* veía en el hermetismo mallarméano una barrera contra quienes jamás podrían comprender. Así se lo explicaría a su hermano en la misma carta:

Voilà pourquoi Mallarmé avait pris un style... d'Éleusis. Il voulait le premier public; jamais le second. – Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il y avait autant d'imbéciles parmi les jeunes poètes que chez les philistins. Je dois beaucoup à Mallarmé, qui était un maître admirable; sur la valeur du mot et sur la dignité de l'écrivain, personne ne m'a donné de plus beaux conseils que lui. [...] Mais sur sa théorie du style abscons, je le suivais si peu, que j'ai été le premier de ses élèves à écrire en pleine clarté. – Par théorie? Non. Plutôt parce-que c'était dans ma nature. Car au fonds je comprends très bien le ‘Odi profanum’ de Mallarmé. (Louÿs, 2002: 1103-1104).

Y Louÿs concluía: “Ce soir je suis agacé de me dire: ‘Voici des principes de Poésie. Ceux pour qui je ne les écris pas m’empêchent de parler librement à ceux pour qui je les écris’ (Louÿs, 2002: 1104).

Unas semanas más tarde, concluida la *Poétique*, Louÿs volvía de nuevo sobre la figura de Mallarmé:

[...] Pauvre cher Mallarmé! Si pauvre, en effet, mais si discret, si modeste, courtois, intelligent et doux!

Il ne nous a jamais fait que du bien, et par la pensée. Il imposait si peu ses théories que [...] j'ai commencé *Aphrodite* en juillet 1892 [...]. Qu'est-ce qui ressemble moins à Mallarmé que le premier chapitre d'*Aphrodite*? Mais personne ne nous a appris mieux que lui ... quoi?... ce que pourrait être le Conseil d'Ordre en littérature. [...] Ce que j'ai tâché d'en dire à la fin de cette *Poétique*, vient d'abord de Mallarmé; ce ne sont pas ses paroles; je crois bien que c'est sa doctrine [...]. En tout cas, je dois à Mallarmé une certaine conception de l'effacement et de la dignité de l'écrivain – conception qu'avait aussi Leconte de Lisle [...] mais que Leconte de Lisle dédaignait de faire partager, alors que Mallarmé la faisait comprendre. (Louÿs, 2002: 1140).

Repasemos ese capítulo X de *Poétique*, titulado “le Poète”, en el que Louÿs quiso plasmar la esencia de las enseñanzas de Mallarmé:

Poètes, évangélistes d'une déesse intime, transfigurez-vous par la nuit.
Écrivez à l'écart. Signez. Rentrez dans l'ombre.
Le Verbe seul est illustre.
Fermez vous-même à la gloire la porte de votre maison. Silence autour de l'homme.
Solitude. Fierté.
Mais la fierté! Jurez qu'elle vous est chère. Jurez qu'elle est incorruptible, qu'elle vous arme à jamais contre la misère, l'amour et la mort; que vous n'écrirez pas un vers sans le lui donner en garde avec le respect de votre oeuvre; et qu'elle grandit, comme votre joie de la lyre, lorsque le rayonnement fraternel des arts fulgure des quatre horizons –rose de la lumière humaine,- où flammes, flammèches, phosphorescences, éclairs, fumerolles et splendeurs, - tout est sacré. (Louÿs, 2001: 41).

En diciembre de 1922, Louÿs está ya gravemente enfermo. Sus recuerdos giran incesantemente en torno a las figuras de los dos poetas que más apreció, como Jean Cassou explicaba a Paul Léautaud:

Il passe son temps à demander l'heure, oublie la réponse et demande de nouveau. Son intelligence ne se retrouve que lorsque il parle de Mallarmé et de Heredia. Il redit alors tout ce qu'il a dit cent fois, clairement, puis sorti de là est complètement gâteux. (Goujon, 2002: 781).

Pero no se trata de concluir este artículo en un tono tan triste. Recordemos, en vez de ello, otra de las cartas que Louÿs escribió a Valéry, aproximadamente cinco años antes de morir; como se verá, evoca de forma especialmente expresiva el carisma del maestro de la Rue de Rome:

Un mardi soir d'il y a trente ans, je vois Stéphane Mallarmé debout et presque grand dès qu'il parlait, lever la main droite en haussant le sourcil pour nous dire tout bas:

Et refuser l'oreille à la voix des Sirènes.

Chef d'oeuvre en écriture.

Je vois Mallarmé dire à voix basse et lente cet alexandrin qui semble tout d'abord muser, perdre ses mots, se reprendre, pour tout ordonner en trois verbes que le second hémistiche enferme:

Sois fort. Sois courageux. *Endure. Espère. Attends.*

Je le vois insister sur les L de ceci:

Ce qui semble impossible à la morne langueur
Où l'ensevelit la Nature.

- sur la pitié de ces deux dernières syllabes:

Viens à moi, mon enfant, lorsque tu n'es *pas bien*.

- et sur la métamorphose que peut subir l'indéfini jusqu'à emplir l'infini au-delà du vers:

Toi seul suffis à tout; toi seul, en toi, contiens
L'immense Plénitude. (Goujon, 2002: 100-102).

Bibliografía

GIDE, A., PIERRE LOUYS, PAUL VALÉRY. (2004). *Correspondances à trois voix (1888-1920)*. Édition établie et annotée par Peter Fawcett et Pascal Mercier, éditions Gallimard, Paris.

GOUJON, J-P. (2002). *Pierre Louÿs. Une vie secrète (1870-1925)*, éditions Fayard, Paris.

LE DANTEC, Y-G. (1945). *Les poèmes de Pierre Louÿs*, éditions Albin Michel, Paris.

LOUYS, P. (1973). *Oeuvres complètes*. Vol. IX-X: *Journal Intime*, éditions Slatkine Reprints, Genève.

LOUYS, P. (2001). *Poétique suivi de lettres et textes inédits*, avec une préface de Jean-Paul Goujon, éditions La Vouivre, Paris.

LOUYS, P. (2002). *Mille lettres inédites de Pierre Louÿs à Georges Louis (1890-1917)*. Édition établie, présentée et annotée par Jean-Paul Goujon, éditions Fayard, Paris.